

LE CHANT
DES REVENANTS

JESMYN WARD

LE CHANT DES REVENANTS

Roman traduit de l'américain
par Charles Recoursé



VOIR DE PRÈS

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes ou des lieux réels est purement fictive. D'autres noms, personnages, lieux et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance serait pure coïncidence.

Titre original : *Sing, Unburied, Sing*

Publié par Scribner,

une marque de Simon & Schuster, Inc., New York

© Jesmyn Ward, 2017. Tous droits réservés.

© Belfond, un département de Place des éditeurs,
2019, pour la traduction française.

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-200-4

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*Pour ma mère, Norine Elizabeth Dedeaux,
qui m'a aimée dès avant mon premier souffle,
et me le montre à chaque seconde de ma vie*

« Qui cherchons-nous, qui cherchons-nous ?
C'est Equiano que nous cherchons.
Est-il allé à la rivière ? Qu'il en revienne.
Est-il allé à la ferme ? Qu'il rentre.
C'est Equiano que nous cherchons. »

Chant kwa
au sujet de la disparition d'Equiano,
un garçon africain

« La mémoire est une chose vivante,
elle aussi en transit. Mais durant ce moment,
tout ce qu'elle contient se rassemble et vit –
le vieux et le jeune, le passé et le présent,
les vivants et les morts. »

Eudora WELTY, *Les Débuts d'un écrivain*

« Le Golfe scintille, terne comme le plomb.
La côte du Texas scintille telle une monture
de métal. Je n'ai de maison
tant que l'été au crâne bouillonnant

bout pour le jour où au nom du Seigneur
les braises seront empilées sur la tête
de tous ceux ayant le fouet
et la flamme pour évangile,

siècle après siècle,
les morts n'enseignent rien. »

Derek WALCOTT, *Le Golfe*

1

Jojo

J'aime bien penser que je sais ce que c'est, la mort. J'aime bien penser que c'est un truc que je peux regarder en face. Quand Papy me dit qu'il a besoin d'aide et que je vois le couteau noir glissé dans sa ceinture, je laisse Mamie dormir dans son lit, ma petite sœur Kayla dormir sur sa couverture par terre, et je sors avec Papy, j'essaye de me tenir droit, les épaules en cintre ; c'est comme ça qu'il marche, Papy. J'essaye de faire mine que c'est normal et que je m'ennuie, histoire que Papy croie que j'ai mérité mes treize ans, histoire qu'il sache que je suis prêt à faire le nécessaire, à séparer les muscles des boyaux, les organes des cavités. Je veux que Papy sache que je peux me salir les mains. Aujourd'hui, c'est mon anniversaire.

Je retiens la porte pour l'empêcher de claquer, je l'accompagne dans le montant. Je veux pas que Mamie ou Kayla se réveillent pendant qu'on est dehors. Vaut mieux qu'elles dorment. Vaut

mieux que Kayla dorme parce que les nuits où Leonie travaille elle se réveille toutes les heures, elle s'assoit dans son lit et elle crie. Vaut mieux que Mamie dorme parce que la chimio l'a asséchée et creusée pareil que le soleil et l'air font aux chênes d'eau. Papy slalome entre les arbres, droit, mince et brun comme un jeune pin. Il crache dans la terre rouge et sèche, le vent remue les arbres. Ça caille. C'est un hiver têtu qui refuse de laisser la place au printemps. Le froid reste là comme de l'eau au fond d'une baignoire mal fichue. J'ai oublié mon sweat à capuche par terre dans la chambre de Leonie, là où je dors, et mon tee-shirt est fin mais je ne me frictionne pas les bras. Si je laisse le froid me piquer, je sais que lorsque je verrai la chèvre je flancherai ou je broncherai au moment où Papy lui coupera la gorge. Et Papy le verra, c'est forcé.

« Vaut mieux laisser dormir le bébé », dit Papy.

C'est Papy qui a construit notre maison, tout en longueur derrière une façade étroite, près de la route, histoire que le reste du terrain puisse rester boisé. Il a installé sa porcherie, l'enclos des chèvres et le poulailler dans des petites

clairières au milieu des arbres. Pour arriver aux chèvres on doit passer devant les porcs. La terre est noire et boueuse à cause de la merde, et depuis que Papy m'a fouetté quand j'avais six ans parce que j'étais allé jouer sans chaussures autour des cochons, je ne suis jamais retourné pieds nus dans ce coin-là. *T'aurais pu choper des vers*, il avait dit, Papy. Plus tard ce soir-là, il m'avait raconté des histoires de son enfance avec ses sœurs et ses frères, quand ils jouaient pieds nus parce qu'ils n'avaient qu'une seule paire de chaussures chacun, et réservée à la messe. Ils avaient tous eu des vers, et quand ils allaient aux cabinets dans le jardin ils se les arrachaient du cul. Je ne le dis pas à Papy, mais c'est plus efficace que les coups de fouet.

Papy sélectionne le pauvre bouc, lui fait un nœud coulant autour du cou et le pousse hors de l'enclos. Les autres bêlent et bousculent Papy, lui donnent des coups de tête dans les jambes, lèchent son pantalon.

« Dégagez ! Dégagez ! » dit Papy en les écartant du pied. Je crois que les chèvres se comprennent entre elles ; je le vois aux bosses qu'elles ont

sur le crâne, à leur façon de mordre et de tirer sur le pantalon de Papy. Je crois qu'elles savent ce que ça signifie, la corde au cou. Le bouc blanc avec ses taches noires sur le flanc danse d'une patte sur l'autre, il résiste, comme s'il commençait à flairer ce qui l'attend. Papy le tire en passant devant les porcs, qui se précipitent sur la clôture et grognent de faim, puis jusqu'à la remise, située plus près de la maison. Les feuilles me giflent les épaules, m'égratignent et me griffonnent des lignes blanches sur les bras.

« Pourquoi t'as pas mieux débroussaillé que ça, Papy ?

— Pas la place. Et personne a besoin de voir ce que je fais là-dedans.

— On entend les bêtes de loin. De la route.

— Et si quelqu'un a l'idée de venir les emmerder, je l'entendrai venir à travers les arbres.

— Tu crois que les bêtes se laisseraient faire ?

— Non. Les chèvres c'est mauvais et les cochons c'est plus malin qu'on croit. Et en plus c'est vicieux. S'ils ont pas l'habitude que tu viennes les nourrir, ils te mordent. » Papy et moi on entre dans le cabanon. Papy attache le

bouc à un piquet qu'il a planté dans la terre, et l'animal lui aboie dessus.

« Tu connais des gens qui mettent toutes leurs bêtes dehors, toi ? » demande Papy. Et Papy a raison. À Bois, personne ne met ses bêtes dehors dans des champs, ou devant chez lui.

Le bouc balance la tête, recule. Essaie de se débarrasser de la corde. Papy l'enjambe et lui glisse un bras sous la mâchoire.

« Big Joseph », je dis. En le disant, j'ai envie de regarder à l'extérieur de la remise, derrière moi dans le jour froid et vert vif, mais je me force à fixer Papy, à fixer le bouc avec son cou tendu vers la mort. Papy renifle. Je n'ai pas fait exprès de dire son nom. Big Joseph c'est mon grand-père blanc, Papy c'est mon grand-père noir. Je vis avec lui depuis ma naissance ; mon grand-père blanc, je ne l'ai vu que deux fois. Big Joseph est rond et grand et il ne ressemble pas du tout à Papy. Il ne ressemble même pas à Michael, mon père, qui lui est mince et barbouillé de tatouages. Une collection de souvenirs d'artistes ratés, récoltés à Bois et en mer quand il travaillait au large, et en prison aussi.

« Allez, c'est parti », dit Papy.

Papy maîtrise le bouc comme si c'était un homme et les genoux de la bête fléchissent. Elle tombe dans la terre museau en avant, tourne la tête et du coup elle me regarde pendant que sa joue frotte contre le sol, dans la poussière et le sang. Elle me montre son œil doux mais je ne me détourne pas, je ne cille pas. Papy tranche. Le bouc fait un bruit étonné, un bêlement ravalé par un gargouillement, et ensuite il y a du sang et de la boue partout. Les pattes du bouc ramollissent et plient, et Papy cesse de lutter. Dans le même mouvement il se relève et enroule une corde autour des chevilles du bouc, hisse le corps à un crochet fixé à la charpente. Cet œil : encore humide. Qui me regarde comme si c'était moi qui lui avais coupé le cou, moi qui le saignais, qui lui tartinais du rouge sur tout le museau.

« T'es prêt ? » demande Papy. Il jette un coup d'œil rapide dans ma direction. Je hoche la tête. Je ne bronche pas, visage de marbre. J'essaye de me détendre pendant que Papy découpe les pattes dans la longueur, trace sur le bouc des

coutures de pantalon, des coutures de chemise, des lignes dans tous les sens.

« Attrape ça », dit Papy. Il me montre une ligne sur le ventre du bouc, alors je plonge les doigts et j'attrape. C'est encore chaud, et c'est mouillé. *Ne glisse pas*, je me dis. *Ne glisse pas*.

« Tire », dit Papy.

Je tire. Le bouc a les entrailles à l'air. C'est gluant et ça pue, piquant, moisi, l'odeur d'un homme qui n'a pas pris de bain depuis des jours. La peau se détache pareil que celle d'une banane. Chaque fois ça me surprend, comme elle vient facilement dès qu'on tire. Papy y va fort de l'autre côté, et ensuite il coupe et arrache la peau aux sabots. Je retrousse la peau sur toute la patte de la bête jusqu'au pied, mais pas moyen de l'avoir comme Papy, alors il coupe et il arrache.

« L'autre côté », dit Papy. J'attrape la couture près du cœur. Le bouc est encore plus chaud à cet endroit, et je me demande si c'est parce que son cœur paniqué battait tellement fort avant qu'il meure que ça chauffait sa poitrine, mais ensuite je regarde Papy, il est déjà en train